

Mon projet de recherche s'inscrit sur un territoire abstrait qui est celui de la langue maternelle, un langage relationnel qui au travers des stratégies de mimétisme et d'assimilation favorise un échange premier libre de toute forme de catégorisation sociale et géopolitique. Il s'agit d'une approche sensible du monde, définie comme inconsciente, qui révèle la portée psychologique de la construction identitaire.

Au 13e siècle, l'Empereur de Prusse Frédéric II (parlant lui-même neuf langues) a réalisé une expérience pour savoir quelle était la langue «spontanée» de l'être humain. Il installa six bébés dans une pouponnière et ordonna à leurs nourrices de les alimenter, les endormir, les baigner, mais surtout, sans jamais leur parler. Frédéric II espérait ainsi découvrir quelle serait la langue que ces bébés «sans influence extérieure» choisiraient naturellement. Cette expérience ne donna à l'empereur Frederic aucune réponse. Non seulement aucun bébé ne se mit à parler un quelconque langage, mais tous les six dépérèrent et finirent par mourir.

La vie dans notre espèce est un effet de langage. Le corps est parlé avant d'être parlant. La langue nous précède et nous constitue. Ce que je définis comme langue maternelle, ce n'est pas le chinois, l'anglais, ce n'est pas la langue "géopolitique". Ce qui m'intéresse est de penser la langue maternelle comme une matière, une matière d'échange. Un lien qui peut être nourricier ou un noeud qui peut s'avérer aride. Cette matière constitue les fondations de chacun. La langue maternelle m'apparaît comme une zone, un territoire, un espace dont on doit se détacher pour entrer dans la société et qui en même temps nous constituent, car c'est notre premier lien avec la vie sociale.

Cette matière n'est plus. Que reste-t-il alors ? Il reste ce vide qui écrit aujourd'hui nos actions. Ce terrain d'apprentissage influence sur notre condition d'humain. Quel son à ce territoire archaïque, primitif ?

Tracer le vide résulte de cette recherche. Un film qui alterne des images en couleur (pellicule 16mm) et en noir et blanc (Super 8) par laquelle je filme des sujets arpenter avec des cordes les côtes qui unissent l'Italie et la France, dans la recherche inépuisable d'attachements. La nature cyclique de ces gestes est ainsi traduite par la résurgence d'images que l'on pourrait qualifier de mentales, et par leur contraste technique, qui brouille les pistes d'une narration linéaire. Les cordes, qui s'accrochent avec une force vibrante à la roche, dessinent des lignes interprétées comme des propositions, des énoncés sur le besoin primordial de créer un lien entre individu et territoire. De par leur structure architecturale, elles bâtissent des fondations temporaires que je conçois comme des trajectoires allant occuper et transformer l'espace. L'effet fébrile des cordes en

tension contraste désormais avec des nœuds, lieux où les tensions psychiques se rassemblent en se resserrant. Tim Ingold, dans le développement de son analyse anthropologique consacrée à l'action de dessiner dans l'espace, suggère que, même en présence des nœuds, la ligne continue son parcours et avance dans l'enchevêtrement d'autres nœuds, une sorte de métaphore de la vie, présentée comme une prolifération de queues de comètes.